

Le nouveau mur des Lamentations

Wall de Cam Christiansen

Marie Claude Mirandette

Volume 36, Number 4, Fall 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88981ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mirandette, M. (2018). Review of [Le nouveau mur des Lamentations / *Wall* de Cam Christiansen]. *Ciné-Bulles*, 36(4), 50–50.



Wall

de Cam Christiansen

Le nouveau mur des Lamentations

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Wall, ce fut d'abord un monologue du dramaturge anglais David Hare, présenté sur la scène londonienne en 2009. Tandis qu'il écoute un *podcast* de cette pièce, le producteur David Christiansen imagine déjà ce texte fort porté au grand écran. Il contacte alors Cam Christiansen et l'épopée de **Wall** commence. Personne ne se doute alors que le résultat de ce travail acharné, un long métrage d'animation, prendra huit ans à se concrétiser.

Essai filmique combinant diverses techniques d'animation à une approche documentaire, **Wall** aborde l'épineuse question du mur entre Israël et la Palestine, qui s'étend sur plus de 700 km. On y suit le pèlerinage de l'auteur-narrateur, Hare, de Tel-Aviv à Ramallah en passant par Naplouse, scandé de conversations avec des Israéliens et des Palestiniens. Si le point de vue est résolument sympathique à ces derniers, Hare n'en est pas moins critique des deux camps, qui semblent se braquer dans leur position et leurs certitudes respectives. Barrière de séparation essentielle à une vie « normale » pour les uns, mur de ségrégation raciale pour les autres, c'est un

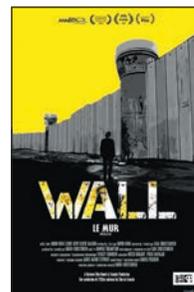
tel sujet de discorde que l'on ne s'entend même pas sur sa dénomination.

Au-delà du propos documentaire, **Wall** est une œuvre artistique dont la dimension formelle et la poésie brute portent le thème bien plus qu'elles ne l'illustrent. Un habile mélange de capture de mouvement 3D et de dessin à la main sur des images en prise de vue réelle insuffle au film un caractère d'étrangeté qui n'est pas sans susciter un certain malaise. On a par moments la sensation que l'animation déshumanise le réel, créant une tension qui traverse le film de part en part. La rigidité du trait est à l'image de la situation inextricable que l'on y évoque et de l'inhumaine barrière, physique autant que psychologique, au cœur de son propos.

Inévitablement, on pense à **Valse avec Bachir**, tant pour le sujet que l'esthétique. Comme Ari Folman, Christiansen soumet son projet documentaire à de magnifiques envolées visuelles, n'hésitant pas à recourir à la déformation pour mieux traduire un propos où le noir et blanc incarne le manichéisme de deux camps. Mais Christiansen dépasse son modèle par la complexité de sa démarche; s'éloignant du témoignage individuel privilégié par Folman, qui se remémorait son expérience personnelle et celle de quelques-uns de ses confrères soldats durant la Guerre du Liban, le

cinéaste s'intéresse aux répercussions, sociales, politiques et économiques, sur le collectif de la situation géopolitique qu'il évoque. Ainsi, **Wall** est d'abord une invitation à réfléchir le sens des images et des mots, et l'on n'y aborde pas tant l'historique du conflit israélo-palestinien, qui donna naissance au mur, que les effets au quotidien de celui-ci sur les populations impactées par son existence même.

Seuls élans d'humanité dans cet univers hostile, des graffitis à flanc de mur, uniques segments colorés à la fin du film, s'envolent telles des bulles de vie dans un monde froid et cérébral. Lorsque s'animent ces bombages, visibles pour l'essentiel du côté palestinien du mur (dont certaines images célèbres, signées Banksy), on assiste au triomphe de l'art sur l'insoutenable réalité qu'il évoque. L'art se fait ici outil d'exploration — et de compréhension — d'une réalité où la raison semble avoir disparu. Les graffitis « font le mur » pour reprendre l'expression populaire, c'est-à-dire traversent les frontières, même si ce n'est qu'en imagination. Il s'agit alors, pour paraphraser Georges Didi-Huberman, d'inventer des images qui contribuent à réinventer nos espoirs politiques (exposition *Soulèvements*). Un propos essentiel à une époque dominée par la résurgence des nationalismes, la peur immodérée du terrorisme, émanant inexorablement de l'autre, et le désir de certains d'ériger de nouveaux murs pour mieux nous séparer. Ce que ce film dit et montre est plus important que jamais. 



Canada / 2018 / 82 min

RÉAL. ET MONT. Cam Christiansen SCÉN. David Hare
SON Daniel Pellerin MUS. James Mark Stewart PROD.
David Christensen DIST. ONF